

LES DERNIERS VIVANTS

ANNA BRIAC

Copyright © 2023 Anna Briac

Dépôt légal juillet 2023

Tous droits réservés.

ISBN : 979-10-359-8653-7

Achevé d'imprimer en France

Couverture : Madness cover designer

Marque éditoriale : Anna Briac

25300 Pontarlier

LES DERNIERS VIVANTS

1. JULIA

BAM.

BAM.

BAM !

Les coups contre la porte redoublent de vigueur.

S'ils parviennent à entrer, nous sommes morts.

Je prends quelques inspirations profondes pour tenter de calmer ma panique. Peine perdue. La terreur s'est agrippée à mes tripes et refuse de me lâcher. Mon cœur cogne comme un fou, mes mains sont moites. Je suis terrorisée.

Je serre les dents pour retenir le gémissement qui monte dans ma gorge, je ne veux pas que Shawn ait pitié de moi. Pourtant, je dois être mauvaise comédienne : son regard posé sur moi est lourd de compassion.

— On va s'en sortir, murmure-t-il sans me lâcher des yeux. OK ?

Je hoche la tête. Je n'y crois pas un instant.

Des grognements menaçants s'élèvent de l'autre côté du battant, par-dessus les crissements du verre brisé. Toutes les fenêtres ont été cassées il y a des semaines, quand les gens ont essayé de fuir. Les assauts répétés contre la porte font trembler les murs du bureau dans lequel nous nous sommes réfugiés. Pris au piège, sans défense.

Dans la pénombre, je distingue à peine les meubles renversés, les classeurs éventrés, une mer de débris sur la moquette grise. Des écrans d'ordinateurs sont encore en place,

alors que leurs claviers pendouillent, reliés par des câbles inutiles. Le rembourrage des fauteuils crevés forme des petits nuages cotonneux qui se baladent au milieu du chaos. Un frisson remonte le long de mon dos. La température est glaciale : on est en février, et il n'y a plus de fenêtres ni de chauffage.

— Comment ils nous ont trouvés ? On a été prudents...

— Coup de malchance, c'est tout, répond Shawn.

Ils grattent et frottent contre le panneau.

— S'ils entrent...

— Ils n'entreront pas, assure Shawn.

Oh putain, j'ai si peur que j'ai l'impression de devenir folle ! On ne peut pas lutter contre ce qui se tient à l'extérieur.

Nouveau raz de marée d'angoisse, mon cerveau menace de disjoncter...

Shawn se rapproche, à deux mètres de moi. Le plus près possible, mais suffisamment loin pour être sûr que nous ne nous frôlerons pas par mégarde. Il paraît calme et assuré, comme toujours. Ce mec a des nerfs d'acier. À moins qu'il ne cache mieux sa peur que moi : ses doigts pianotent sur le sol à toute vitesse et ses mâchoires sont si contractées qu'elles forment une ligne dure sur son visage. Il passe la main dans ses épis châains rebelles, comme à chaque fois qu'il réfléchit et m'adresse un demi-sourire amer.

À sa gauche, Mouette a redressé une chaise et s'est assise bien droite, face à la porte, ses prunelles d'encre parfaitement immobiles. Seule sa respiration haletante indique qu'elle appartient encore au monde des vivants. Son cerveau de petit génie est sûrement en train de calculer le pourcentage de

chances de survie dont nous disposons. Sauf qu'il n'y a pas besoin d'être devin pour ça : elles doivent frôler le néant. Une simple porte métallique nous sépare de la masse vorace qui nous renifle, nous attend, nous espère avec une avidité impatiente. Chasseurs versus gibier. Les lapins n'ont jamais la moindre chance face aux prédateurs. Pourquoi en serait-il autrement pour nous ?

— Mouette, une idée ? interroge Shawn.

Il a beau afficher une expression confiante quand je me tourne vers lui, j'ai le temps de voir l'ombre désespérée qui traverse son visage. Notre amie secoue sèchement la tête.

— OK, soupire-t-il. Alors cette fois, c'est mal barré.

Les chocs se sont espacés mais on sent toujours leur présence de l'autre côté. Ils testent la solidité des murs, par des secousses répétées. Du plâtre commence à voler en nuage de poussière du sommet des cloisons. Shawn grimace :

— C'est juste du placo. Ils ne vont pas mettre longtemps à comprendre...

Une nausée aigre remonte jusque dans ma gorge. Je déglutis.

Soudain, un vacarme métallique venu de la rue m'arrache un cri. Je pose une main sur ma bouche, terrifiée, pendant que Shawn me crucifie des yeux. Une sueur poisseuse glisse entre mes omoplates, et je me recroqueville sur le sol dans mon jean sale.

Non. Pitié !

Il me faut quelques secondes avant de réaliser que ce n'était sans doute qu'un couvercle de poubelle heurtant le bitume. Dans le silence pesant de la nuit, avec mes nerfs plus

tendus qu'une corde de violon, ça m'a fait le même effet qu'un coup de feu.

— Désolée, murmuré-je.

Je passe les doigts dans la fourrure rêche de Jasper et sens son cœur qui bat la chamade, comme le mien. Brave chien, courageux et intelligent. Il a compris depuis longtemps qu'il ne fallait pas émettre le moindre grognement face au danger, sous peine d'attirer leur attention. Ma main flatte sa grosse tête et il s'appuie contre moi un bref instant. Son contact, le seul qui me soit autorisé désormais, me rassure et m'apaise.

Allez, putain, barrez-vous !

Mais les monstres ne renoncent jamais quand ils ont flairé une proie. Je ne veux pas que ce soit la fin. Pas déjà. Pas comme ça.

Je jette un coup d'œil à Shawn, captant son regard triste, et malgré la situation, malgré la peur qui m'empêche presque de respirer, je me sens un peu mieux de le savoir à mes côtés. Je suis censée le détester, mais dans ce nouveau monde, les inimitiés d'avant semblent si puériles ! Avant, je n'avais aucune estime pour ce mec. Mais dorénavant, il est notre allié, un soutien précieux, et si on passe notre temps à s'engueuler, tous les deux, c'est surtout pour se raccrocher à un sentiment de normalité.

Un hurlement déchirant retentit tout à coup. Il y a dehors quelqu'un d'assez stupide pour tenter une sortie en pleine nuit ! J'aimerais penser que c'est bien fait pour lui, que quand on cherche les ennuis, inévitablement, on les trouve, mais je n'y arrive pas... C'est peut-être un de mes anciens voisins, ou un étudiant que j'ai côtoyé sur les bancs de la fac ? En me

penchant par la fenêtre, je pourrais le reconnaître. En réalité, ça n'a aucune importance : il est déjà mort même s'il ne l'a pas encore compris. Shawn se tend, muscles bandés, prêt à intervenir, mais c'est trop tard. Que pourrait-il faire, d'ailleurs ? Nous ne pouvons qu'écouter, impuissants, les sons qui montent de la rue par les vitres brisées.

— Je vous en supplie ! Non ! Oh, mon Dieu, s'il v...

La voix s'est tue dans un gargouillis écœurant. J'essaie de ne surtout pas imaginer la scène, mais des dizaines d'autres s'impriment dans mon crâne, impossibles à oublier. L'odeur âcre et métallique du sang jaillit de ma mémoire et me suffoque. Une bile acide remonte dans ma gorge tandis que je retiens un haut-le-cœur. J'aimerais tellement que ce cauchemar prenne fin ! Je voudrais me réveiller, et rire de ma propre terreur, installée sous ma couette, et tendre la main pour raconter mon cauchemar débile à Deborah, ma meilleure amie.

Mais ce bonheur ne m'est jamais accordé. Tout est réel, hélas.

Shawn se lève et colle son oreille contre la porte. Il siffle très doucement entre ses dents pour attirer notre attention et annonce :

— On sort.

Comme Mouette et moi on ne bronche pas, il répète plus sèchement :

— On dégage !

— T'es cinglé ? grincé-je.

Sans répondre, Shawn rajuste son sac à dos devant lui et fait signe à Mouette de le rejoindre. Elle me consulte du

regard, mais obéit. Je reprends :

— Explique-moi pourquoi je me suis fatiguée à te supporter depuis tout ce temps si tu choisis le suicide ?

— Pour une fois Julia, tu pourrais la boucler et me faire confiance ? Viens-là et écoute.

Il n'y a plus un bruit. Pourtant, comment être certaine qu'ils sont bien partis ?

— La notion de « piège », ça te parle ?

— Ils ont dépassé ce stade. Y'a plus que de la marmelade dans leur tête. Allez, Princesse, on bouge !

Il retient un sourire satisfait devant ma grimace. Il le fait exprès, il sait que je déteste quand il m'appelle comme ça. Je me lève en soupirant. De toute façon, ce n'est pas comme si on avait le choix. Attendre ici, c'est mourir à coup sûr. Sortir nous laisse une chance ridicule, mais vu que le destin n'a rien de mieux à nous offrir pour le moment...

— Prêtes ?

Le cœur battant, je hoche la tête et raffermis ma prise sur mon arme, une sorte de lance que j'ai fabriquée avec une fourche à deux dents récupérée dans une remise. Mouette brandit son inséparable pied de biche et Jasper ferme la marche, tous les sens aux aguets. Shawn déverrouille la porte et l'entrouvre avec une lenteur qui me vrille les nerfs. Il ouvre le battant en entier et jette un œil dans le couloir plongé dans les ténèbres.

2. JULIA

Il n'y a personne.

Nous nous faufile à la suite de Shawn, entre un photocopieur couché sur le flanc et des chaises empilées. Je crains à tout instant de sentir un souffle sur ma nuque, un frôlement contre ma cuisse.

Tétanisés par la crainte de toucher quelque chose, nous avançons en tâtant du pied l'espace devant nous, sans oser utiliser notre unique lampe de poche. Impossible de distinguer ce qui peut-être nous attend, tapi dans l'ombre. La peur enfonce ses doigts dans ma cage thoracique et enserre mon cœur de ses griffes, plus fort, toujours plus fort. Il va exploser...

Quelle ironie : mourir de peur alors qu'il existe tant de manières plus originales de succomber, dorénavant ! Alors que nous atteignons enfin les escaliers, des bruits se font entendre un peu plus bas. Ils ont déjà terminé leur tâche.

— Et merde. On monte, jette Shawn.

— On va être coincé, protesté-je. On fera quoi, une fois sur le toit ? On s'envole ?

Il grimace.

— J'en sais rien, Julia, merde ! On repousse notre mort de quelques minutes, c'est toujours ça de pris, non ?

Je soupire. Peut-être qu'ils vont se lasser, peut-être qu'ils vont trouver de nouvelles proies, peut-être...

Peut-être que des licornes vont venir nous sauver et qu'on

vivra tous très heureux pour l'éternité.

Je m'ébroue et suis Shawn et Mouette dans les escaliers. Deux étages plus haut, les marches débouchent sur une porte qui s'ouvre sur une terrasse aménagée sur le toit. L'espace de deux ou trois secondes, Mouette balaie de sa torche une table, trois chaises métalliques, un sol couvert de gravier et jonché de mégots de cigarette. Puis elle éteint, pour économiser la pile et éviter de se faire repérer. Je ne regarde pas en bas, ça fait longtemps qu'on ne peut plus rien pour le malheureux qui a hurlé dix minutes plus tôt. Nous progressons accroupis sur le toit plat de l'immeuble.

La lune éclaire un passage grisâtre et nous permet de distinguer les énormes gaines d'aération et les blocs de béton dressés devant nous comme les dents d'un géant menaçant. Maintenant qu'il n'y a plus d'électricité nulle part, plus de lampadaires, de fenêtres allumées aux façades des immeubles ni d'enseignes de magasins pour créer de halo lumineux, toute la ville est rendue au silence et à la lumière glacée des étoiles.

Ce serait presque beau si ce n'était pas si terrifiant. Les contes pour enfants ne mentaient pas : des monstres se cachent réellement dans la nuit. Plus personne ne laisse traîner son pied en dehors du lit, désormais. De toute façon, je doute que qui que ce soit ait encore un lit...

Devant moi, Mouette avance de son pas de souris, légère mais déterminée à ne pas quitter le sillage tracé par Shawn. Ses longs cheveux noirs dansent sur sa doudoune vert pomme avec une grâce que je n'aurai jamais. Le pied de biche au bout de son bras doit être aussi lourd qu'elle, pourtant elle le lâche rarement. Mouette est une sorte d'extra-terrestre à la

silhouette gracile, un lutin minuscule toujours silencieux, mais à l'efficacité d'un Terminator.

Avant, jamais je n'aurais misé un centime sur la capacité à survivre de cette fille si discrète qu'elle semblait transparente. Je la connaissais de réputation, comme la plupart des étudiants de notre petit campus, même si nous ne suivions pas le même cursus : Lettres pour moi, Droit pour elle. Elle avait été surnommée la Muette, parce que personne n'entendait jamais le son de sa voix. Même à la bibliothèque universitaire, elle se contentait de montrer du doigt ou de noter sur un papier ce dont elle avait besoin. La Muette a fini par se distordre en Mouette et le surnom est resté.

Ça faisait déjà quinze jours qu'on essayait de survivre dans la ville, Shawn et moi, quand on l'a trouvée. Elle avait eu la même idée que nous : fouiller les réserves d'un restaurant. Elle était arrivée sur les lieux en premier et nous a entendus. Cachée derrière les tables de cuisson en inox, elle attendait seulement qu'on s'en aille. Jasper l'a débusquée en un instant. Pauvre petit oiseau solitaire. Elle a glissé ses mains dans sa fourrure, sans crainte, et s'est contentée de nous observer en silence. J'ai proposé qu'elle reste avec nous, et Shawn a d'abord hésité :

— Au premier obstacle, à la première alerte, elle va paniquer. Tu vois la biche pétrifiée dans les phares de la voiture, incapable de sauver sa peau ? Eh bien ce sera pareil. Regarde-la. C'est une poupée de porcelaine...

Il n'avait pas tort. Avec ses grands yeux bleus si calmes, son teint pâle, ses longs cheveux noirs et sa frange sage, elle ressemblait à une version de Blanche-Neige enfant. Shawn a

repris :

— Au mieux, on assistera à sa mort sans rien pouvoir faire, au pire elle nous condamnera tous les trois. Tu es prête à assumer ?

— À quoi ça sert de lutter si tu as déjà perdu toute humanité ? l'ai-je rembarré. Qu'est-ce qui reste à sauver de nous si on devient comme eux ?

— Tu fais chier, Princesse, a-t-il ronchonné.

J'ai haussé les épaules et souri à Mouette. Elle nous a dévisagés de son air sérieux et nous a suivis. On ne l'a jamais regretté. Sous ses airs fragiles, Mouette est faite d'acier pur. Elle crève sûrement de peur comme nous, mais elle ne flanche pas.

La terrasse s'achève sur un mur qui plonge dans le vide. Impossible de sauter jusqu'au toit suivant : les deux immeubles sont séparés de plus de deux mètres, et je ne suis pas un super héros. J'ai toujours méprisé le sport, qui me le rend bien. Je m'en mords amèrement les doigts, maintenant que mes compétences en course à pied ou en saut en longueur sont plus déterminantes pour ma survie que mes talents en littérature.

Tu vois papa, t'avais tout faux, quand tu affirmais que la culture sauverait le monde... Ce sont les muscles et les mecs aux nerfs d'acier, les vainqueurs.

Mouette éclaire rapidement les lieux. Je finis par repérer une sorte d'échafaudage métallique renversé, à l'angle du toit. Shawn court et l'inspecte.

— Ça peut marcher, marmonne-t-il en saisissant la partie verticale, qui forme comme une échelle. On va traverser.

Je saisis l'autre bout et nous portons notre chargement jusqu'au bord de la terrasse. On bascule notre passerelle de fortune par-dessus le vide, tout en douceur pour éviter le bruit. Nous avons de la chance pour une fois, les barres sont juste assez longues pour atteindre le toit de l'autre côté.

— Comment on les cale ?

— On ne peut pas, me répond Shawn, il n'y a pas de crochet, et rien en face pour arrêter le glissement.

Bien sûr, ça aurait été trop simple... Déjà, il enjambe le rebord et teste la solidité du dispositif.

— Je passe en premier, dit-il, j'assurerai l'équilibre de l'autre côté.

Il se suspend aux barreaux, se laisse pendre dans le vide, et décalant prudemment les mains l'une après l'autre, il franchit l'espace en quelques secondes. Une traction des biceps plus tard, il s'agrippe à la gouttière et se rétablit sur le toit. Un court instant, je redeviens une jeune femme de vingt ans parfaitement normale. Mes yeux s'attardent sur ses épaules larges et ses bras musclés, sur le bas de son tee-shirt noir qui découvre des abdos bien dessinés. Le rouge me monte aux joues.

Puis je m'adresse une gifle mentale. La fin du monde a sonné, merde ! Pas le temps de m'embourber dans ce genre de pensées, alors que l'amour et le sexe sont désormais impossibles.

Quel dommage que tu n'aies jamais testé avant, hein...

Ça suffit, concentre-toi, Julia !

Mouette passe facilement, elle est si légère que le vent semble la porter jusque de l'autre côté. J'ai peur pour Jasper,

mais mon père l'a emmené pendant des années faire de l'agility, cette discipline canine dans laquelle les chiens doivent franchir des obstacles, ramper dans des tunnels, passer sur des balançoires mobiles. Mon berger australien ne se pose pas de question : il pose une patte sur le métal froid, une seconde, puis franchit le tout en deux bonds.

À mon tour. Sauf que je n'ai ni les muscles de Shawn ni le poids plume de Mouette. Le sport n'a jamais été ma matière préférée.

Mes deux compagnons de galère me fixent, tendus. Ils ne peuvent rien pour moi. À quatre pattes, j'avance de trois bons centimètres, puis j'ai le réflexe de jeter un œil en bas. Complètement stupide ! La lune se reflète dans une flaque d'eau, juste à côté des containers poubelles, quinze mètres plus bas. Si je tombe, mon crâne explosera sur le béton comme une pastèque trop mûre... Mon cerveau s'affole, visualise la scène... Une nausée glacée me suffoque. Je ferme les paupières, tétanisée. Mes mains sont moites.

— Allez, ma grande, m'encourage-je à mi-voix. Tu en es capable !

Je prends une grande inspiration et sans même m'en rendre compte, je progresse sur l'échafaudage, mes pieds serrant les barres. Si je pouvais, je m'entortillerais autour, tel un boa, mais je me force à gagner du terrain, centimètre par centimètre.

Et je parviens au bout, sans trop savoir comment, vu que j'ai fermé les yeux. Mes amis se décalent pour me laisser reprendre mon équilibre. On ne se tape pas sur l'épaule, on se ne serre pas dans les bras, mais les regards échangés suffisent

à dire notre soulagement.

— On dégage, maintenant ! ordonne Shawn d'un ton tranchant.

Les pieds bien calés contre les arrêt-neige du toit, on s'éloigne pour finalement sauter sur un balcon d'où descend un escalier de secours. Le cliquetis des griffes de Jasper sur les marches métalliques m'inquiète, mais nous parvenons en bas sans encombre. Nous rasons les murs et fuyons à travers les rues désertes de la ville.

Agglomération fantôme, vidée de la quasi-totalité de ses habitants. Les immeubles abandonnés ouvrent sur la rue leurs fenêtres béantes comme des prunelles aveugles.

Quand tout a basculé, des incendies terribles ont ravagé des quartiers entiers, et puisqu'il ne restait plus personne pour les éteindre, les flammes ont dévoré tout ce qu'elles trouvaient en travers de leur chemin : maisons, écoles, magasins. Pendant des jours, une fumée âcre et noire a recouvert la ville. Et puis, l'hiver arrivant, la pluie et la neige ont joué leur rôle et tout recouvert d'une couche grise qui a étouffé les brasiers.

Désormais, il ne reste plus que la carcasse noircie des bâtiments, poutres d'acier qui pendent dangereusement au-dessus du vide et gravas en équilibre précaire. Des voitures retournées, des poussettes à l'abandon, des détritiques jonchant la route. Les poteaux qui soutenaient les fils téléphoniques gisent au sol. La végétation n'a pas encore repris ses droits sur le béton, mais je parie que bientôt la mousse, les ronces et les orties recouvriront les restes de civilisation, les murs tagués et les cadavres.

Déjà, les corbeaux et les chiens errants colonisent certains quartiers, ceux dans lesquels l'odeur de putréfaction domine. Ils forment des hordes agressives et disputent à coups de crocs et de becs leur territoire aux quelques humains survivants.

Et dire que ça ne fait que trois mois que le monde a sombré...

Alors que nous arrivons à proximité de l'appartement dans lequel nous sommes retranchés depuis deux semaines, Shawn pile sans prévenir et nous manquons de le percuter. Mouette m'a presque effleuré le bras.

— Fais gaffe, putain ! protesté-je, furieuse.

Si je pouvais, je lui collerais mon poing dans la figure. Survivre à une nuit pareille pour finalement le toucher ?

— Tais-toi, Princesse, regarde.

Je le rejoins à l'angle de la rue, où il s'est immobilisé.

Ma colère retombe et se mue à nouveau en angoisse. Des silhouettes d'ombres bougent de façon saccadée au rez-de-chaussée.

— Et merde, lâché-je.

On ne peut pas rentrer. Ils nous ont trouvés.

3. JULIA

Le jour où tout a basculé, trois mois auparavant

Il est presque seize heures, le soleil brille haut dans un ciel sans nuage, et il ne me reste qu'un seul examen à passer, demain, en littérature antique. Mon cours préféré. Ensuite, on enchaîne avec quinze jours de vacances, pendant lesquelles on a prévu de partir une semaine au bord de la mer, avec Deborah. Évidemment, on ne risque pas de se baigner, c'est la fin de l'automne, mais j'ai envie de changer d'air. De quitter la maison familiale, où je vis encore, bien que je sois étudiante. J'adore mes parents et mon petit frère, mais je sens que j'ai besoin de prendre mon envol, de découvrir ce dont je suis capable, seule.

— Ça va tomber sur l'Antiquité, c'est sûr ! répète Deborah en boucle depuis trois jours.

— Il y a des chances, oui, réponds-je en riant, alors que nous traversons un des petits jardins entre les bâtiments de l'université.

J'adore la littérature antique, les grandes épopées et les héros de la mythologie. Mais Deb', elle, déteste. Je propose :

— Je descends à la B.U. pour bosser, tu viens ?

— Je voulais voir l'éruption ! râle mon amie. C'est sans doute l'unique fois de notre vie qu'on verra un truc pareil...

— Tu la regarderas à la télé. Il y a des priorités, dans la vie.

Deborah secoue la tête, dépitée. Ça fait des jours qu'on

nous bassine avec le même sujet, les journaux télévisés, la presse, et même certains de nos profs qui en profitent pour nous rappeler certains mythes en rapport avec le Dieu Soleil. Une éruption solaire sans précédent frôlera la Terre d'ici deux heures. Un spectacle inoubliable, paraît-il.

— Si tu restes pour observer le spectacle à la fac, tu n'oublies pas de te protéger, m'a alertée papa encore ce matin.

J'ai glissé les lunettes en carton « pour-éclipse-éruption-et-autres-dingeries-solaires » dans mon sac et je lui ai souri.

— Il y aura sans doute quelques petites perturbations dans le réseau satellitaire, des interférences sur les lignes téléphoniques, mais rien de grave, était en train de déclarer le présentateur du journal quand je suis partie. Le champ qui enveloppe notre planète déviara la majeure partie de la tempête solaire du siècle !

— Amusez-vous bien ! ai-je lancé à papa en claquant la porte.

Mon père et Paul ont prévu de s'installer dans le jardin de la maison pour observer ce phénomène unique. Les immenses arabesques de feu qui jaillissent, puis le mur de vents et d'ondes électromagnétiques générés par les éruptions solaires qui doivent s'écraser contre le bouclier naturel de la Terre... Un one-sun-show, gravant sur notre ciel des aurores boréales de taille monstrueuse, en plein jour, de Copenhague à Rome, de Brest à Moscou.

Je lance un regard insistant à Deborah.

— Tu ne voudrais pas être moins sérieuse, de temps en temps, peste mon amie.

— J'aimerais, je te jure. Mais ma conscience est un

tyran...

J'écarte les mains, désappointée. J'aimerais parfois me moquer de tout, faire la fête et boire jusqu'à perdre pied, danser toute la nuit sans penser à l'avenir qui m'angoisse. Mais je n'y arrive pas. La culpabilité me rattrape et je me replonge dans le travail.

— C'est mon objectif secret de cette année : faire émerger la véritable Julia, s'exclame Deb' avec sérieux.

— Ce n'est plus un secret, cette fois, la taquiné-je en levant les yeux au ciel.

Soudain, son attention est attirée par quelque chose dans mon dos. Je me retourne. Une haute silhouette avance dans notre direction, depuis l'autre bout du jardinet. Cheveux châains coupés courts, yeux plus noirs que la nuit, mâchoire carrée et attitude conquérante, il avance avec la détermination du chasseur qui a repéré sa proie. Deb' laisse échapper un soupir exagéré avant de s'éventer de la main.

— Putain, ce mec est...

— ... un aimant à emmerdes, la coupé-je.

Pas envie d'écouter le couplet « Shawn Belmy est chaud bouillant ! » qu'elle me sert à chaque fois que nous croisons la route de ce type. Soit beaucoup trop souvent pour quelqu'un qui n'a rien à faire ici, vu qu'il suit un cursus en commerce ou un truc comme ça. Oui, il a une belle gueule, une silhouette dure et musclée, la mine ténébreuse et l'assurance tranquille des mecs qui n'ont peur de rien et croient que le monde leur appartient. Impossible de le nier, Shawn Belmy dégage une aura de virilité sexy plus qu'alléchante. Mais humainement, c'est un connard.

Il vient squatter nos cours seulement pour chasser ses nouvelles proies, qu'il jette après usage. Un véritable homme de Cro-Magnon. Il chasse, il consomme, il balance. Le pire, c'est que les nanas ne semblent même pas lui en tenir rigueur... Aucune dignité. Je secoue la tête face à l'expression énamourée de mon amie.

— C'est toi qu'il fixe comme ça ? s'étrangle mon amie. Oh putain ! Saute-lui dessus ! Laisse la Julia avide de sexe s'exprimer !

— Où est-ce que tu es allée la pêcher, celle-là ? grommelé-je. Avidé de chocolat ou de romans fantasy, si tu veux, mais de *sexe* ?? Sérieux, Deb', tu délires.

— Allez, amuse-toi, un peu !

Les yeux de nuit de Shawn courent sur moi, lentement, comme un courant électrique qui fait crépiter ma peau, embrase mon ventre et me fait frissonner.

Ouais, peut-être qu'une toute petite partie de moi est intéressée. Mais hors de question de figurer dans le catalogue de conquêtes de Cro-Magnon. J'aspire à une relation pleine de respect et de tendresse, pas à être un kleenex dans lequel on s'essuie avant de le balancer à la poubelle.

Côté respect, on repassera.

Alors Shawn Belmy avec son air de bad boy de pacotille peut aller se faire voir. Je me tourne vers Deb' :

— Pas intéressée, merci.

— Tu finiras bonne sœur, me tance ma copine. Ça t'ennuie si je te rejoins plus tard ?

— Fais-toi plaisir, réponds-je. Mais surtout, garde ton cœur à l'abri, OK ?

— Oh, ce n'était absolument pas la partie de mon corps que je comptais lui offrir !

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire. Je la laisse face au prédateur, puisqu'elle est une proie consentante, et je me dirige vers la bibliothèque.

La salle dévolue aux auteurs de l'Antiquité est reléguée au sous-sol du bâtiment, dans une salle perdue au bout d'un méandre de couloirs verdâtres, juste à côté de la chaufferie qui émet des glouglous continus. La pièce est enterrée, d'où son surnom de « cimetière ». Peut-être aussi parce qu'elle ne contient que des œuvres d'auteurs morts depuis une éternité. Je l'adore pourtant. Des tonnes de livres anciens et poussiéreux sont empilés sur les étagères. J'ai l'impression d'être une reine dans son royaume mystérieux. La bibliothécaire de ce niveau me connaît et elle me laisse emprunter nettement plus d'ouvrages que ce qui est autorisé.

Je m'installe à une table, récupère les ouvrages qui m'intéressent, et je commence à travailler. Deb' me rejoindra... ou pas. Consciencieusement, je prends des notes sur mon cahier violet, m'abîmant dans les chants épiques. Soudain, une porte claque dans mon dos. Je sursaute. Deborah et sa délicatesse habituelle...

— Ne serait-ce pas Princesse Parfaite ? s'exclame une voix grave au fond de la salle.

C'est pas possible. Qu'ai-je fait pour mériter un karma aussi pourri ?

— Tu me suis ? grincé-je.

— Tu t'accordes trop d'importance, rétorque Cro-Magnon.

Il s'avance vers la banque d'accueil et dépose une pile de

livres devant la bibliothécaire. Je retiens un soupir, ne lui demande même pas à qui il a volé ces bouquins : ce sont ceux de Deb', je reconnais le volume sur la linguistique du grec ancien que je voulais emprunter et qu'elle a pris avant moi la semaine dernière. Quel marché débile a-t-elle passé avec lui ? Quand elle a décidé un truc, difficile de le lui ôter de l'esprit. Je crains que sa résolution de réveiller ma sexualité n'ait joué un rôle central dans cette affaire.

Je sors discrètement mon téléphone et tape un message :

« Où es-tu ? Je croyais que tu voulais garder monsieur Chaud bouillant pour ton usage personnel ? »

J'imagine que Deb' a décidé de regarder la petite crise d'ego du soleil... Je résiste à la provocation du parasite, ce qui devrait me valoir une médaille, et me replonge dans mon volume de l'*Énéide*, indifférente à ce qui m'entoure.

Un claquement sec sur ma table me tire violemment de ma concentration. Shawn s'installe en face de moi, la mine nonchalante, sans m'accorder un regard. Il a pris un volume manifestement au hasard sur les étagères et fait semblant de le lire.

— Prends-en au moins un qui ne soit pas en latin si tu veux être crédible, persiflé-je.

Et merde, j'avais pourtant dit que je ne craquerais pas.

Il pose une main sur son cœur, comme si je le blessais, mais il affiche un exaspérant demi-sourire insolent et ses yeux brillent de malice.

— Ah merde, chuchote-t-il. Je croyais que c'était parce qu'il était à l'envers, que je ne comprenais pas...

Je lève les yeux au ciel et l'ignore. Il en fait de même de

son côté, et commence à gribouiller sur une feuille. Il lève le nez de temps en temps, pose ses yeux de nuit sur moi. Bon sang, je déteste ça ! J'ai l'impression d'être une souris de laboratoire. J'essaie de faire abstraction de sa présence, et finalement, j'arrive à me replonger dans mon livre, emportée par la voix d'Énée.

J'ai quasiment fini le quatrième chant de *l'Énéide*, quand un souffle violent secoue les murs. Une vague de chaleur insupportable s'abat sur la salle, rendant l'air suffocant pendant plusieurs secondes, avant de s'évanouir d'un coup.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? lâché-je entre mes dents.

Des hurlements stridents retentissent au-dessus de nos têtes. Une cavalcade de pas, des bruits sourds. Pas exactement le genre de comportement autorisé à la B.U. Cro-Magnon se lève, les traits figés en un masque grave. Il serre les poings, comme s'il hésitait à se barrer. Il est sans doute dépité de ne pas participer à l'émeute qui se déroule à l'étage.

La bibliothécaire nous jette un regard inquiet et ordonne :

— Ne sortez pas avant d'avoir rangé les livres ! Je reviens dans une minute.

Elle quitte la salle avec précipitation, tandis que je m'adosse en soupirant sur ma chaise inconfortable. C'est pile l'heure de l'éruption solaire. J'imagine que tout le bruit est dû aux étudiants qui se sont précipités dehors pour assister au spectacle. Je fais craquer mes articulations, j'étire ma nuque. Il règne une atmosphère étrange dans la salle et je ne suis plus sûre d'avoir envie de travailler ici. En face de moi, Shawn s'est approché de la porte, les épaules tendues, comme prêt à

bondir.

— C'est pas normal, gronde-t-il. On se casse.

— Fais comme tu veux, réponds-je en haussant les épaules. Moi, j'ai du boulot.

S'il part, alors peut-être que je vais rester, finalement. Il m'observe, sourcils froncés, hésitant. Mais il balance son sac sur son épaule et sort sans ajouter un mot.

Je ne me sens pas très à l'aise, toute seule dans la petite salle vide. Oppressée par un poids qui m'empêche de respirer. Je reprends mon téléphone pour vérifier si Deb' m'a répondu, mais mon appareil ne capte plus rien. Mon premier message n'est même pas parti. En même temps, qu'espérais-je, depuis le cimetière ? J'inspire à fond pour essayer de défaire l'étau qui enserre ma poitrine. Je reprends mon livre, mais le repose au bout de dix secondes, incapable de me concentrer.

Ça me fait mal de l'admettre, mais Cro-Magnon a éveillé mes soupçons. Moi aussi, j'ai la sensation qu'il y a un truc pas normal. Et si le vacarme en haut a une explication logique, comment expliquer la vague de chaleur qui a brusquement saturé la salle ? Un problème avec les radiateurs de l'université ? Ou autre chose ?

Soudain, je n'arrive plus à me raisonner. Une angoisse irrationnelle déferle sur moi, me submerge. Ma gorge s'assèche et mes mains se mettent à trembler.

— OK, ça suffit.

Il faut que je sorte. Je me lève à mon tour, contourne la table. Shawn a laissé ses gribouillages et le livre qu'il a emprunté sur le bureau. Je le range soigneusement, parce que je suis incapable de le laisser traîner, malgré cette ambiance

qui me scie les nerfs. Puis je jette un œil à son dessin.

La stupeur me cloue sur place. Bon sang, ce type est hyper doué ! C'est moi qu'il a dessinée, concentrée sur mon livre, en train de mordiller mon stylo, mes mèches retombant le long de mes joues. Nettement plus jolie qu'en réalité. Il m'a aussi collé un décolleté indécent et des seins prêts à déborder de mon pull. Mon admiration s'envole. J'ai juste envie de l'étrangler.

4. SHAWN

Le jour où tout a basculé

Je remonte les escaliers, étranglé par un mauvais pressentiment. Une peur irrationnelle s'empare de moi, me submerge. Je ne suis pourtant pas du genre trouillard, mais ce qui se tient, là dehors... Je ne peux m'empêcher de penser que c'est un truc anormal. Vraiment mauvais.

Je grimpe les escaliers quatre à quatre. La salle principale de la bibliothèque est déserte. Elle était blindée d'étudiants sérieux, il n'y a pas vingt minutes, quand je l'ai traversée pour descendre au Cimetière rejoindre la petite blonde qui me fait un peu trop d'effet. Des semaines que je craque pour elle, ses yeux d'un gris si doux et son air sérieux de première de la classe. Elle dégage une sorte de lumière qui m'attire, comme un papillon débile.

Elle me rembarre pourtant à chaque fois, et moi, je m'obstine à foncer dans le mur. Il y a pourtant des tonnes de femmes, sur ce campus. Pourquoi est-ce à elle que je m'accroche, comme si elle était un putain de phare qui éclairait tout ce qui l'entoure ?

Je claque de la langue, agacé, et me reconcentre.

Où sont passés les gens ? Sortis admirer l'éclipse ? Ça me fait marrer, la folie qui entoure ce phénomène solaire. Les gens sont excités à l'idée d'admirer l'obscurité. En plein jour, OK. Mais quand même, si ça leur plaît tant que ça, il se trouve que la nuit débarque dans nos vies toutes les vingt-quatre

heures. Pas de quoi en pondre une pendule.

Je pince les lèvres et poursuis mon chemin à travers les allées. Je quitte la salle principale, et emprunte le couloir du bâtiment administratif. Je frappe à un bureau, au hasard. Pas de réponse. J'entre, après une hésitation.

Immédiatement, mon malaise s'accroît. Le sang cogne à mes tympans, assourdissant. Il n'y a personne, mais une sombre intuition me fait me pencher par-dessus le comptoir d'accueil. Trois personnes gisent sur le sol. Deux femmes, les yeux révulsés et un homme, écroulé sur elles. Ils ne bougent plus.

Je contourne le meuble, me penche vers les corps, mais je me fige, une main à quelques centimètres du cou d'une des secrétaires. Je n'ose pas prendre son pouls. Ce n'est pas parce qu'elle est visiblement morte, tout comme les deux autres. Non : c'est une alarme qui hurle au fond de moi, une terreur viscérale qui me saisit les tripes et me colle le vertige. Un truc qui répète en boucle, d'une voix qui frise l'hystérie : « Ce n'est pas normal. Ne les touche pas ! ».

Je ramasse le combiné du téléphone, le porte à mon oreille. Il n'y a que du silence à l'autre bout. Je raccroche et recommence, composant le numéro des pompiers, puis de la police. J'essaie même d'appeler chez moi, mais je n'ai aucune tonalité.

Je repose le combiné et quitte la pièce, le ventre en vrac. Mon portable à la main, j'essaie de contacter les secours, mais mon téléphone semble avoir grillé, lui aussi. Je pousse d'autres portes, entre dans d'autres salles. Soit elles sont vides, soit d'autres corps gisent, sans vie, comme foudroyés